

13  
LA  
JEUNESSE DE HENRI IV.,

OU

LA CHAUMIÈRE BÉARNAISE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÉLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. MERLE, BRAZIER ET OURRY.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur  
le Théâtre des Variétés, le 24 Août 1814.

~~~~~  
Prix: 1 fr. 25 c.  
~~~~~



PARIS,


CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,  
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, n°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1814.

# PERSONNAGES.

ACTEURS.

- HENRI d'ALBRET, roi de Navarre. . M. *Blondin*.  
• HENRI, son petit fils, Prince de Navarre . . . . . M. *Vernet*.  
• ROUSSILLON, son écuyer. . . . . M. *Tiercelin*.  
• JACQUES, paysan Béarnais. . . . . M. *Dubois*.  
LAMBIN, valet de ferme de Jacques. M. *Odry*.  
MICHELINE, femme de Jacques . . . Mad. *Mengozzi*.  
GABRIELLE, sa fille. . . . . Mlle. *Aldégonde*.  
Un Paysan.  
Une Paysanne.  
Villageois et Villageoises.  
Suite du Roi de Navarre.
- 

---

*La scène se passe dans le Béarn, à quelques lieues du château de la Coarasse, vers l'année 1567.*

*Le théâtre représente un site agreste, des montagnes dans le fond, à droite et à gauche quelques chaumières de paysans. Sur le devant celle du père Jacques.*

# LA JEUNESSE D'HENRI IV,

OU

## LA CHAUMIÈRE BÉARNAISE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIELLE, *seule. Elle tient un papier, et le remet dans sa poche.*

A présent, je la sais par cœur, la chanson que M. Henri a faite pour moi, et je suis sûre de ne plus m'y tromper.

*Air : de M. Darondeau.*

Viens, aurore, (\*)  
Je t'implore,  
Je suis gai quand je te voi,  
La bergère  
Qui m'est chère,  
Est vermeille comme toi.

Elle est blonde,  
Sans seconde,  
Elle a la taille à la main,  
Sa prunehe  
Etincelle,  
Comme l'astre du matin.

De rosée  
Arrosée,  
La rose a moins de fraîcheur,  
Une hermine  
Est moins fine,  
Le lys a moins de blancheur.

Huit heures sont sonnées. M. Henri n'est pas encore arrivé.  
Comme il se fait attendre !

### SCÈNE II.

GABRIELLE, LAMBIN.

LAMBIN, *à part.*

On parle de moi. Écoutons.

---

(\*) Ces trois couplets font partie d'une chanson attribuée à Henri IV.

GABRIELLE.

C'est toujours moi qui suis la première au rendez-vous.

LAMBIN *se montrant.*

Ma petite Gabrielle, ça ne m'arrivera plus.

GABRIELLE, *embarrassée.*

Ali ! ce n'est que vous M. Lambin.

LAMBIN.

Moi-même.

GABRIELLE.

Je ne t'attendais pas sitôt.

LAMBIN.

Dam, vous vous plaignez toujours que j'arrive trop tard. Comment, pas encore habillée, mademoiselle ! un jour de noce encore !

GABRIELLE.

Eh ! j'ai le temps... Ni toi non plus tu ne l'es pas.

LAMBIN.

Ah ! ma toilette sera bientôt arrangée.

*Air : Songez donc que vous êtes vieux.*

On m'en a fait souvent l'affront ;  
Par fois je manquons de courage ;  
J'en conviens, je ne suis pas prompt,  
J'arrivons l'dernier à l'ouvrage ;  
Mais malgré mon nom de lambin,  
Près de fillette au regard tendre,  
Un jour de noce, j'sentons ben,  
Que je n'dois pas me faire attendre.

GABRIELLE.

Ce sera du nouveau.

LAMBIN.

C'est vous qui n'en finirez pas.

GABRIELLE.

Comment, monsieur !

LAMBIN.

Dam, oui ; les femmes ont toujours un tas de brinborions...

GABRIELLE.

Des brinborions ?...

LAMBIN.

Oui... Enfin, que sais-je, moi !

GABRIELLE.

Venez-vous ici pour me chercher dispute ?

LAMBIN.

Dam, ça se pourrait bien... j'ons de l'humeur... beaucoup d'humeur...

GABRIELLE.

Contre qui ?

L A M B I N.

Contre ce M. Henri, ce jeune homme qui s'est égaré, dit-il, dans nos montagnes; il paraît qu'il n'est pas pressé de reprendre le chemin de chez lui, puisqu'il ne cesse de chasser dans ce canton du Béarn, et qu'il vous fait un tas de minauderies qui me vexent.

G A B R I E L L E, *riant.*

Ah! ah! ah! tu es jaloux, mon pauvre Lambin?

L A M B I N.

Oui, là, je sommes jaloux.

G A B R I E L L E.

Que ne défends-tu à M. Henri de venir chasser dans ce village.

L A M B I N.

Dam, n'aurait pas m'en défier.

G A B R I E L L E.

Tu aurais une fière besogne.

*Air : Vaud. de Frosine.*

Tes efforts seraient superflus,  
Car il chasse dans ces campagnes,  
Il chasse dans ces bois touffus,  
Il chasse encor dans ces montagnes,

L A M B I N.

Pour la chasse il a trop de gout,  
Et mam'selle je ne doute guères,  
Qu'lorsqu'il aura chassé par tout,  
Il chass'ra sur mes terres.

G A B R I E L L E.

Que veux-tu?

L A M B I N.

Je ne veux pas... surtout un jour de noce... car c'est aujourd'hui le grand jour.

### SCENE III.

Les Précédens, ROUSSILLON, *un peu gris.*

R O U S S I L L O N.

Eh! dites donc, les enfans! n'avez-vous pas vu mon jeune homme.

L A M B I N.

Tenez, v'là encore son écuyer qui court après lui. Ah! c'est un fier garçon que votre Henri!

G A B R I E L L E.

N'en dites pas de mal, monsieur, ou je ne vous épouse pas.

ROUSSILLON.

Parlez donc , voyons ; l'avez-vous vu , ou ne l'avez-vous pas vu ? Ce matin , il me dit : nous allons aller à la chasse ; je lui dis : on ne peut pas partir sans boire un coup. Il me laisse là , dans le cellier du père Jacques ; et je n'avais pas bu encore trois bouteilles , qu'ils étaient déjà sur ces montagnes. Comment appelez-vous ces montagnes ?

LAMBIN.

Les montagnes de...

ROUSSILLON.

Oui , c'est ça. Que le diable l'emporte avec sa manie d'être toujours en campagne.

Air : de *Marianne*.

A quoi servent tous ces voyages ,  
Pourquoi courir tant de pays ?  
Je sais comme les hommes sages ,  
Les juger tous par leurs produits.  
Près de Bordeaux  
Je mets Mulseaux ,  
Et de Vougeaux  
Les fertiles côteaux ,  
Près d'Épernay  
Je mets Volnay ,  
Près de Chably ,  
Je fais placer Aï.  
Ainsi rapprochant la distance ,  
Et visitant chaque tonneau ,  
Je puis sans sortir d'un caveau ,  
Faire mon tour de France.

LAMBIN.

Eh bien , allez faire un tour dans votre lit.

ROUSSILLON.

Laissez donc , on ne m'endort pas comme ça ; il faut que je trouve Henri.

LAMBIN.

J'ai bien à m'occuper d'autre chose que de votre Henri ; j'ai mon mariage dans la tête

ROUSSILLON.

C'est toujours ça , en attendant mieux. C'est donc aujourd'hui que tu te maries ?

LAMBIN.

Si vous voulez bien le permettre.

ROUSSILLON.

Le permettre ! Comment , si je le permets ? Liberté , libertas

Air : *Eh qu'est-qu'ça m'fait.*  
A pied ou bien en carosse ,  
Qu'on aille se marier ,  
Qu'on épouse un siècle entier ,  
Ou jeune fille précoce.  
Eh qu'est-qu'ça m'fait à moi ,  
Quand on m'invite à la noce ,  
Eh qu'est-qu'ça m'fait à moi ,  
Quand j'y mange et quand j'y boi.

L A M B I N .

Vous y boirez, M. Roussillon, vous y boirez.

R O U S S I L L O N .

Après ça, je ne dis pas qu'on ne puisse épouser une petite fille, jeune, jolie, piquante comme mademoiselle Gabrielle.

G A B R I E L L E .

C'est ce que M. Henri me dit souvent.

R O U S S I L L O N .

Ah! il vous dit cela, le petit libertin. (*à part.*) Elle est jolie à croquer.

G A B R I E L L E .

Comme il me regarde.

R O U S S I L L O N .

Je ne cesse de lui dire qu'il ne faut pas à son âge faire la cour aux jeunes filles, qu'il faut fuir les occasions de leur parler de trop près. (*à Gabrielle.*) Approchez-vous donc un peu.

L A M B I N .

Ah! ben, il me paraît que l'écuyer est aussi un enjoleux.

R O U S S I L L O N .

Je lui dis qu'il y a du danger à se livrer à ses désirs... Permettez que je vous embrasse.

( *il l'embrasse.* )

L A M B I N .

Ah! par exemple, c'est un peu fort. Dites donc, Monsieur Roussillon, il me paraît que vous n'êtes pas trop gauche, passez à droite s'il vous plaît.

R O U S S I L L O N .

Non, c'est que vois-tu, je suis dans une ivresse...

L A M B I N .

Oui, je vois bien qu'il y a de l'ivresse là dedans.

R O U S S I L L O N .

Eh! mon ami, où n'y en a-t-il pas.

Air de *Lantara.*

Ici chacun a son ivresse ;  
L'un est ivre de son savoir ;  
L'autre est ivre de sa tendresse ;  
Un autre ivre de son pouvoir ;

Près d'un soldat ivre de sa victoire,  
Je vois un riche ivre de son destin.  
L'enfant des arts est ivre de la gloire,  
Moi je suis ivre du bon vin.

## SCÈNE IV.

Les Mêmes, MICHELINE.

MICHELINE.

Eh bien ! vous voilà tous les bras croisés à présent. Est-ce que vous dormez, vous autres ?

GABRIELLE.

Dam ! ma mère.

LAMBIN.

Dam, mère Micheline.

ROUSSILLON.

Dam, madame Micheline.

MICHELINE.

Dam ! dam ! dam !... qui est-ce qui vous parle à vous ? Vous feriez mieux de veiller sur votre M. Henri, votre écolier, qui vient tuer notre gibier, boire notre vin, et en conter à toutes nos jeunes Béarnaises.

ROUSSILLON.

Boire votre vin, ça c'est pardonnable, quand aux fillettes, ce n'est pas faute de lui prêcher la sagesse.

MICHELINE.

Il me paraît qu'il profite bien de vos sermons.

ROUSSILLON.

Que voulez-vous, si c'est dans le sang...

MICHELINE.

Allons, Lambin, quand vas-tu t'habiller ? Et toi, Gabrielle, ne devrais-tu pas l'être ?

GABRIELLE.

J'y vais, ma mère.

LAMBIN.

J'y vas, mère Micheline.

BOUSSILLON.

Ils y vont, bonne femme.

MICHELINE.

Après toute la peine que je me donne, vous ne savez donc pas quel jour c'est aujourd'hui ?

LAMBIN.

Si, c'est jeudi.



( 9 )

MICHELINE.

Imbécille!

GABRIELLE.

C'est le jour de notre mariage.

MICHELINE.

Petite sottie, c'est la Saint-Henri, la fête de Henri d'Albret, notre bon Roi.

ROUSSILLON, *à part.*

Oh! mille bouteilles, c'est la fête du Roi et je ne suis pas au château.

MICHELINE.

Air : *Ma belle est la belle des belles.*

En ce jour pour lui rendre hommage,  
Qu'à la ville on tire l'canon ;  
N'avons-nous pas, dans not' village,  
De nos cloches le carillon ;  
Not' zèle n'est pas moins sincère,  
J'n' somms pas d'moins fidèls sujets,  
La simple fleur de la chaumière  
Vaudra bien l'encens du palais.

ROUSSILLON.

Moi, je boirai votre vin à sa santé d'aussi bon cœur.

LAMBIN.

• Mais, mère Micheline, le meilleur moyen de fêter un bon Roi, c'est de marier ses sujets.

MICHELINE.

Ah! tu crois ça, eh ben, tu as raison, mon garçon.

Air : *Du Ménage de Garçon.*

Quand pour prouver notre tendresse,  
J'fétos le plus chéri des Rois ;  
Je voudrions, dans notre ivresse,  
Marier tout nos filles à-la-fois.

GABRIELLE.

Oh! c'est ben naturel, ma mère,  
De n'pas vouloir perdre de tems,  
Puisqu'on dit toujours qu'un bon père  
N'peut jamais avoir trop d'enfants.

ROUSSILLON.

C'est ça, mère Micheline, mariez vos filles, pour qu'elles fassent des enfans à leur père.

( *On entend chanter dans la coulisse.* )

Ton, ton, ton, ton,  
Ton taine, ton, ton.

MICHELINE.

Tiens, voici ton père qui revient de la chasse.  
*Chaumière Béarnaise.*

GABRIELLE, à part.

Henri est avec lui, quel bonheur.

LAMBIN.

Moi, je vas penser à ma toilette, une noce, une fête, voilà deux raisons pour me faire beau.

GABRIELLE.

Profite de l'occasion.

## SCENE V.

Les Mêmes, HENRI, JACQUES.

JACQUES.

Air : ton, ton, ton, ton.

Quand on a chassé dans la plaine

Comm' fait un pauvre piéton,

Ton, ton, ton, ton,

Ton taine, ton, ton,

On prend une bouteille pleine,

Et le bon vin r'donne du ton.

Tou, tou, ton taine, ton ton.

HENRI.

Ventre saint-gris, tu as raison, mon vieil ami.

( Ils reprennent en chœur, en buvant un coup à la gourde de Jacques.)

On prend une bouteille pleine,

Même air.

Tout en chassant à perdre haleine,

Je n'oubliais pas ce tendron,

Ton, ton, ton, ton,

Ton taine, ton, ton.

A la rose de ce domaine,

Je viens présenter le bouton,

Tou tou, ton taine, ton ton,

( Il présente une rose à Gabrielle.)

ROUSSILLON.

Ah ! monsieur, vous ne sauriez vous faire idée de la joie que je ressens en vous voyant, attendu que . . . que je vous attends pour déjeuner.

HENRI, à Jacques.

Eh bien, l'ami, es-tu content de notre chasse ?

JACQUES.

Savez-vous, monsieur, que vous êtes un diable à quatre, vous connaissez déjà mieux le pays que moi, vous êtes dans le Béarn comme chez vous, vous grimpez sur tous les rochers, vous entrez dans toutes les chaumières, vous buvez chez tous les paysans, vous embrassez toutes les jeunes filles, vous chantez tout le long du chemin.

Ventre saint-gris, mon camarade, c'est ma mère qui l'a voulu  
comme ça.

Air : *Vent brûlant d'Arabie.*

Près de me mettre au monde,  
Ma mère soupirait ;  
De chanter une ronde,  
Son père la priait :  
Malgré ce qu'il en coûte,  
Elle obéit gaiment ;  
Voilà pourquoi, sans doute,  
Je chante à tout moment. (bis.)

ROUSSILLON.

Ah ! il est vrai que vous êtes un bon réjoui.

HENRI.

*Même air.*

Lorsque je vins au monde,  
Mon grand père apporta  
Une cruche bien ronde  
D'un vin qui me tenta ;  
J'en reçus une goutte  
Que j'avalai gaiment,  
Voilà pourquoi, sans doute,  
Je bois à tout moment. (bis)

ROUSSILLON.

C'est une justice à vous rendre, pour votre âge, ça ne va  
pas mal.

HENRI.

Ventre saint-gris, ça ira encore mieux en grandissant.

JACQUES.

Morguenne, qu'eu bon vivant ! v'la comme je me figure  
notre jeune prince Henri de Navarre, Morgué il doit être de  
votre âge, ou environ, on dit que c'est un fameux luron.

HENRI.

Comme moi, mon ami, et surtout il aime beaucoup à dé-  
jeûner quand il revient de la chasse. C'est que depuis ce matin  
que nous battons le pays et les environs, j'ai gagné un appétit  
de tous les diables.

JACQUES.

Allons, femme, apprêtes-nous à déjeuner ; j'allons t'aider,  
ça s'ra plutôt fait. Toi, Gabrielle, vas faire ta toilette.

HENRI.

Air : *Comme ça vient.*

Mes amis, allez vite,  
Je ne puis rester qu'un moment ;  
En ces lieux tout m'invite  
A faire un déjeuner charmant.

JACQUES.

J'vais vous offrir avec zèle  
Quelques bons mets de cheux nous.

HENRI, à part, regardant Gabrielle.

Hélas ! pour moi, Gabrielle  
Serait le meilleur de tous.

TOUS.

Allons donc, allons vite,  
Il ne peut rester qu'un moment.  
En ces lieux, etc., etc., etc.

## SCENE VI.

HENRI, ROUSSILLON.

ROUSSILLON.

Ah ! ça, monsieur, à présent que nous sommes seuls, tous les deux ensemble, me permettez-vous de vous faire des remontrances respectueuses ; savez-vous, mon prince, que vous êtes un petit vaurien.

HENRI.

M. Roussillon.

ROUSSILLON.

Un vaurien aimable... Mais je voulais vous dire...

HENRI.

Tout ce que tu voudras, pourvu que tu ne sois pas long, et que tu ne m'ennuyes pas.

ROUSSILLON.

Je ne vous promets pas cela, du moins, pour ce qui est du tems, car j'ai beaucoup de choses à vous dire ; dites-moi, mon prince, dans quelle inquiétude votre illustre mère sera, quand elle saura qu'on ne sait pas où vous êtes.

HENRI.

Eh ! mon ami, je ne veux que voir Gabrielle un instant, penses-tu que j'oublie que c'est aujourd'hui la fête du roi..., de mon grand père, ce bon Henri d'Albret, nous partons aujourd'hui, je veux être le premier à l'embrasser.

ROUSSILLON.

Mais j'en reviens au chagrin de la princesse votre mère.

HENRI.

Bah ! elle est accoutumée à mes petites escapades.

ROUSSILLON.

Pourquoi garder l'incognito ?

HENRI.

Pour étudier les mœurs des hommes, pour savoir ce qu'on pense de moi, et pour entendre la vérité.

ROUSSILLON.

La vérité, mon Prince, la vérité est dans le vin.

HENRI.

Tai-toi ivrogne.

ROUSSILLON.

Et c'est une vérité qui fait plaisir.

HENRI.

*il faut quitter ce...*

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

J'aime à voir avec confiance  
Un paysan de bonne foi,  
Dire franchement ce qu'il pense,  
De son semblable et de son roi.  
La vérité dans ces lieux m'environne,  
La craindre serait un abus ;  
Car si jamais je monte sur le trône,  
Hélas ! je ne l'entendrai plus.

110 12

ROUSSILLON.

Mais si vous alliez apprendre quelque chose qui ne vous fut pas agréable ?

HENRI.

Je me tairais, et j'en ferais mon profit.

ROUSSILLON.

Moi, je suis loin de vous ressembler : je ne voudrais pas savoir ce que l'on dit de moi... Ce n'est pas que je craigne... Parce que... Certainement... Avec mon mérite... On ne peut que... Mais j'aime mieux rester dans le doute, je suis toujours entre le ziste et le zeste ; mais laissons cela... Et si vous m'en croyez, retournons bien vite auprès de madame votre mère.

HENRI.

Je ne m'en irai pas que je n'aye vu Gabrielle, et que je n'aye déjeuné.

ROUSSILLON.

Déjeuné ? c'est tout au plus si nous avons de quoi payer.

HENRI.

Comment ? mais il nous restait encore hier matin, 20 pièces d'or.

ROUSSILLON.

C'est vrai, mais ce malheureux soldat que vous avez trouvé endormi, et dans le sac de qui vous m'avez dit de les glisser, pour qu'il put dire à son réveil que le bien lui était venu en dormant.

1001

HENRI.

Quelle mémoire tu as !

ROUSSILLON.

La vôtre n'est pas aussi bonne.

HENRI.

Air : *Romance de Ténier.*

*ce n'est que creance j'ose...*

A quoi bon se faire une gloire  
De soulager les malheureux,

*Le grand*

A quoi bon charger sa mémoire  
De tout ce qu'on a fait pour eux.  
Enveloppant des voiles du mystère,  
Chaque secours, chaque bienfait,  
Il faut penser au bien que l'on doit faire,  
Mais oublier celui que l'on a fait.

ROUSSILLON.

Et c'est ce que vous faites.

HENRI.

J'espère bien mieux faire un jour.

Air : *Vaud. de l'Amour filial.*

Je veux que mes sujets bientôt,  
S'évivent d'une gaité franche,  
Et que mon peuple le dimanche,  
Puisse mettre la poule au pôt.

ROUSSILLON.

Cette poule, je le présume,  
Va rendre leur cœur satisfait,  
Il est bien tems de la cuire en effet,  
Car voilà longtems qu'on la plume.

HENRI *voyant venir Gabrielle.*

Tiens, regarde, mon ami, la voilà qui vient en toilette, vois donc comme elle est jolie.

ROUSSILLON.

Qui donc, la poule?

HENRI.

Gabrielle.

## SCÈNE VII.

GABRIELLE, HENRI, ROUSSILLON.

GABRIELLE *apercevant Henri.*

Ah, Monsieur... je croyais trouver Lambin... et c'est vous.

HENRI.

En êtes vous fâchée ma belle enfant?

GABRIELLE.

Non, monsieur.

HENRI.

Roussillon.

ROUSSILLON.

Monsieur.

HENRI.

Tu devrais aller faire mettre du vin au frais.

ROUSSILLON.

Je vais en faire mettre une pièce.

HENRI.

Va, va.

ROUSSILLON.

113.  
Cela suffit. (*A part.*) Je vois ce que cela veut dire... Il veut en conter à la petite... Je l'offusque, il m'envoie chercher du vin, et pour que je n'y voie rien, il veut que j'y voie double.  
(*Il sort.*)

## SCENE VIII.

HENRI, GABRIELLE.

GABRIELLE *étonnée.*

Pourquoi renvoyez-vous votre écuyer ?

HENRI *s'approchant.*

*Air : Charmante Gabrielle.*

Charmante Gabrielle,  
Auprès de vos appas,  
Quand le plaisir m'appelle,  
Rien n'arrête mes pas ;  
Femme aimable et jolie,  
Ah ! dans ce jour,  
Je payerais de ma vie :  
Un peu d'amour.

GABRIEL.

*Même air.*

Un tel aven me touche,  
Mais, jeune séducteur,  
S'il est sur votre bouche,  
Est-il dans votre cœur !  
Non, ce serait folie,  
D'croire en ce jour,  
Qu'on donnerait sa vie,  
Pour de l'amour.

HENRI.

Ah ! charmante enfant ! ce mot m'enflamme davantage, et je veux vous prouver.... (*Il veut la lutiner.*)

GABRIELLE.

Finissez M. Henri.

HENRI.

Ventre saint-gris ! il faut que je vous embrasse.

GABRIELLE *cherchant à s'enfuir.*

Cela ne sera pas.

HENRI.

Quoi ! Gabrielle, vous me refusez un simple baiser ?

GABRIELLE.

Oui, je vous refuse ce baiser.

Air: *Vaudeville des Amans sans amour.*

Cette faveur est trop précocce,  
Je n'y consentirai jamais,  
Cà n'se peut pas l'jour de la noce,  
Pour demain je vous le promets.

HENRI, *la lutinant.*

Ma chère enfant, vous savez qu'à mon âge,  
On veut un bonheur plus certain,  
Un seul baiser avant le mariage,  
Me plairait plus que dix après l'hymen.

GABRIELLE *se débattant.*

Finissez, finissez M. Henri.

HENRI *se jettant à ses pieds, lui baise la main.*  
Gabrielle !...

## SCENE IX.

Les mêmes, TOUT LE VILLAGE (*avec des bouquets.*)

CHOEUR.

Air: *Passe moi vite c'tte grille.* ( *Corbeille d'orange.* )

Nous venons ensemble,  
Vous apporter nos bouquets,  
L' noeud qui vous rassemble,  
Rend tous les  
Cœurs satisfaits.

UNE PAYSANNE.

L' mari d' Gabrielle,  
Mérite bien son bonheur,  
Il est digne d'elle ;

HENRI, *riant.*

Vous me faites trop d'honneur.

CHOEUR.

Nous venons eusement, etc.

HENRI *riant.*

Ils me prennent pour le marié. Ah ! ah ! ah ! je vous remercie, mes amis, je reçois avec plaisir vos bouquets. (*Il prend les bouquets et les offre à Gabrielle.*)

## SCENE X.

Les mêmes LAMBIN.

LAMBIN *en habit de noce.*

Eh'ben ! Eh ben ! quoy-est-ce que c'est donc tout ce charivari là ?



LA PAYSANNE.

Nous venons complimenter le mari de Gabrielle.

LAMBIN.

Eh ben ! c'est bon, complimentez-moi.

LA PAYSANNE montrant Henri.

C'est fait... Monsieur connaît nos sentimens.

LAMBIN.

Comment, c'est moi ?

LA PAYSANNE.

Non, c'est lui; nous l'avons trouvé aux genoux de Gabrielle, lui baisant la main.

LAMBIN.

Ah ben ! par exemple ; c'est un peu fort.

HENRI.

Mes amis...

LAMBIN.

Mes amis, mes amis... N'y a pas d'amis qui tienne. Jarnigoi c'est moi qui épouse, et j'épouserai.

LA PAYSANNE.

Mon dieu, on peut ben se tromper.

Air : *Ce n'est pas là le jeune homme.*

En voyant ce joyeux Drille,  
Moi, j'aurais parié,  
A sa tournure gentille,  
Qu'il était l'marié.

LAMBIN, en colère.

L'marié ! voyez ma tournure,  
Et conv'nez jarni,  
Qu' j'ons tout d'même un'bonn' figure.  
Pour faire un mari. (bis.)

TOUS.

Il a tout d'même un'bonn' figure  
Pour faire un mari. (bis.)

HENRI riant.S

Oui, oui, Ah ! ah ! ah !

## SCÈNE XI.

Les mêmes JACQUES, MICHELINE.

JACQUES apportant des brocs de vin, des verres, des fruits et des gâteaux.

Air de *Colinette à la Cour.*

Allons, mes amis,  
Vous êtes servis ;  
Qu'on boive en ces lieux  
De son mieux.

Voici d'abord d'not' melleur vin,

*Chaumière Béarnaise.*

Ça doit vous mettre en train ;  
Plaçons tous les plats du festin ;  
Place toi là, Lambin.

CHŒUR.

Allons, mes amis, etc., etc., etc.

HENRI à *Micheline*.

Venez bonne mère, venez vous asseoir près de moi ; et vous aimable Gabrielle, placez-vous aussi à mon côté. (*Tout le monde s'assied par terre en rond.*)

GABRIELLE.

Bien volontiers, M. Henri.

LAMBIN.

Allons, v'la qu'il s'empare de toutes les femmes. Il lui en faut deux à présent, et me voilà, moi, à deux lieues de ma prétendue.

MICHELINE.

Eh bien ! vous ne vous disputerez pas.

LAMBIN.

C'est égal : je vous prie, m'amselle, de ne pas lever les yeux de dessus moi, c'est à charge de revanche, parce que je ne vous perds pas de vue.

JACQUES.

Allons Gabrielle, fais les honneurs, ça ne fera pas de peine à notre hôte.

HENRI.

Assurément, mademoiselle.

Air : *Tout ça passe.*

Que votre charmante main  
Serve ici la compagnie ;  
Et, dans ce repas divin,  
Faites naître la folie.  
Oui, dans une aimable orgie,  
Franche gaité, mots piquans,  
Bon vin et femme jolie,  
Tout enivre (*ter*) en même tems.

JACQUES.

Ah ça, mais écoutez un peu.

*Même air.*

Je savons ben comme vous  
Que la folie est aimable ;  
Mais faut tâcher, entre nous ;  
Qu'all' soit un peu raisonnable ;  
Car, dans un repas semblable,  
Les œillad's, les mots galans,  
Les billets doux sous la table,  
Tout ça glisse (*ter.*) en même tems.

HENRI.

Voilà des gâteaux excellens, je parie que c'est cette jolie main qui les a pétris. (*Il lui baise la main.*)

L A M B I N.

Eh ben ! vous êtes d'une bonne pâte, vous, voyez-vous si elle retirera sa main !

G A B R I E L L E à Lambin.

Je suis trop bien élevée pour ça, monsieur.

L A M B I N *buvant.*

Ah ben, par exemple, v'là quelque chose qui me passe.

J A C Q U E S.

Eh ben ; avez-vous bientôt fini de vous disputer, est-ce comme ça qu'on égaye un repas ; allons morbleu, une bonne chanson, ça fait boire un coup de plus.

M I C H E L I N E.

Moi, je ne sais que quelques vieux cantiques.

G A B R I E L L E.

Moi, je ne sais que des chansons d'amour.

L A M B I N.

Et moi, que des complaints pour faire rentrer mes vaches le soir.

J A C Q U E S.

Allons, j'vas vous chanter la chanson du prince de Béarn.  
(*Tout le monde se lève et fait chorus le verre à la main*).

Air : *Amis, il nous faut faire pause.*

Nargue de l'homme atrabilaire,  
Qui, sur les maux du genre humain,  
S'en va pestant soir et matin...  
De quoi nous guérit sa colère ?  
Vive un luron qui snit nos goûts !  
Dont on peut dire pour sa gloire...  
Il aime à rire, il aime à boire,  
Il aime à chanter comme nous.

C H Œ U R.

Il aime à rire, etc., etc., etc.

J A C Q U E S.

Mes amis, écoutez les vœux de ce bon prince.

Si le sort daignait me conduire  
Un jour sur le trône des Rois,  
Je voudrais même, aux villageois,  
Avec transport entendre dire :  
Ce monarque sensible et doux,  
Unit le plaisir à la gloire ;  
Il aime à rire, il aime à boire,  
Il aime à chanter comme nous.

T O U S E N C H Œ U R.

Il aime à rire, il aime à boire.

## SCENE XII.

Les mêmes ROUSSILLON.

ROUSSILLON *effrayé.*

Al erte, allerte. Mes amis ! mes amis ! nous sommes perdus !  
Il est là haut dans le bois, à deux pas du village !

JACQUES.

Mais qui donc ?

ROUSSILLON.

Le diable en personne, ce général du roi d'Arragon, qu  
depuis trois mois fait la guerre à notre roi.

HENRI.

Ventre saint-gris ! cette année ci sera la dernière.

ROUSSILLON.

Il n'y a pas un moment à perdre pour s'enfuir.

HENRI.

Pas un moment à perdre pour s'armer ! mes amis, voulez-  
vous me reconnaître pour votre chef ?

TOUS.

Oui, oui.

ROUSSILLON *à part.*

Diable, ils seraient bien dégoutés.

HENRI.

Armons-nous, et marchons à sa rencontre.

GABRIELLE.

Dis-donc, Lambin, toi qui a une vieille carabine...

LAMBIN.

C'est ça, faites moi tuer pour vous divertir.

UN PAYSAN.

Mais nous n'avons point d'armes.

JACQUES *qui a été dans la chaumière, en rapporte*  
*des fourches, des pioches, etc.*

HENRI.

En voici mes amis, entre les mains de braves gens toutes les  
armes sont bonnes !

JACQUES *apportant un casque.*

Tenez mon général, voici un vieux casque qui m'a servi  
dans la dernière guerre, sous François I<sup>er</sup>. de glorieuse mé-  
moire.

HENRI *prend le casque, et y met une panache blanc qui*  
*était à son chapeau*

*Air : Messager d'amour et de gloire.*

A votre tête je m'élançé ;  
Suivez-moi tous, mes bons amis ,

Je compte sur votre vaillance,  
 Pour combattre nos ennemis,  
 Si leur nombre à vos yeux me cache,  
 Suivez ce signe protecteur,  
 Car sur le chemin de l'honneur  
 Vous verrez toujours mon pauache.

T O U S.

Oui, sur le chemin de l'honneur, etc.

## SCÈNE XIII.

ROUSSILLON *seul.*

ROUSSILLON.

Allons, allons, ayons recours à mon moyen ordinaire, (*Il prend une bouteille*), avalons une bonne dose de courage.....  
 Ils ont tout bu. Allons, il faut se montrer, descendons à la cave.

*Air: Vaudeville de l'Opéra-comique.*

Vingt fois j'aurais pu m'illustrer,  
 J'aurais brillé dans les batailles;  
 Mais hélas! pour m'y préparer,  
 J'allais d'a bord voir les futailles.  
 Or quel échec pour mon honneur,  
 Puisqu'en usant de la recetté,  
 Aussitôt que j'avais du cœur  
 Je n'avais plus de tete.

(*On entend derrière le théâtre.*)

Vive Henri d'Albret! vive notre bon roi.

ROUSSILLON.

Qu'est-ce que j'entends! Henri d'Albret ici! Eh bien! le prince et moi nous voilà jolis garçons.

## SCÈNE XIV.

Les mêmes HENRI D'ALBRET, MICHELINE.

*Suite de Henri d'Albret.*

Les villageois, MICHELINE.

*Air: Chœur d'Alexis et Justine.*

Ah! quel bonheur d'voir un aussi grand prince  
 V'uir sans façon visiter not' proviace,

MICHELINE.

Fêtons-le bien,  
 N'épargnons rien  
 Pour un aussi bon maitre,

Moi qui jamais  
N'ai vu ses traits  
J'allons donc le connaître.

T O U S.

Ah quel bonheur !  
Ah quel bonheur !

HENRI D'ALBRET.

Mes amis, combien votre roi est pénétré de votre accueil !

MICHELINE.

Ah ! sire, faut-il que vous soyez témoins de nos chagrins,  
quand je ne devrions vous parler que de notre joie.

HENRI D'ALBRET.

Quoi ! mes amis, des chagrins ! quand votre roi est parmi  
vous.

MICHELINE.

Les soldats du roi d'Arragon sont à nos portes, nos maris  
sont partis pour les repousser.

HENRI D'ALBRET.

Vive Dieu ! serais-je ici s'ils n'étaient déjà en déroute.

*Air de la Sentinelle.*

Mettant ma gloire à combler tous vos vœux,  
De mes sujets soulageant la misère,  
Je ne vivrai que pour vous rendre heureux,  
Et je serai moins un roi qu'un bon père ;  
Confiez-vous, braves Français,  
Dans ce glaive que j'ai dû prendre ;  
Si je le quittai sans regrets,  
Pour le repos de mes sujets,  
Je l'ai repris pour les défendre.

MICHELINE.

Ah ! dam, sire, chacun a fait de son mieux ; et nous avons  
ici un jeune seigneur qui s'est mis à la tête de nos gens.

HENRI.

Un jeune seigneur ! quel est-il ?

MICHELINE.

Ah ! voilà un monsieur qui vous dira ça mieux que nous . . .  
Avancez donc, monsieur l'écuyer.

( *On amène Roussillon malgré lui.* )

HENRI D'ALBRET.

Que vois-je ! Roussillon ? c'est donc vous qui menez Henri  
dans ces campagnes.

ROUSSILLON.

Je vous demande pardon, sire, je ne le mène pas, je le suis.

HENRI D'ALBRET.

Et pourriez-vous me dire à quoi s'occupe ici le prince ?

ROUSSILLON.

Ma foi, sire, il s'occupe à boire le vin de ces bonnes gens.

MICHELINE.

Oui, sire, il le sablait dam' fallait voir.

HENRI D'ALB.

Comment ! le petit fripon boit déjà ? Ah ! ma foi, c'est que je lui ai donné ce goût-là de bonne heure.

ROUSSILLON.

C'est ce que j'allais dire. Je dirai en outre à votre majesté, que nous allions répandre nos largesses sur de pauvres villageois.

HENRI D'ALBRET.

Ah ! bien, cela ! je reconnais-là mon Henri.

MICHELINE.

Oh ! il n'est pas plus fier ! il cause avec notre fille, il l'embrasse avec bouté !...

HENRI D'ALBRET.

Il l'embrasse ! comment ce mauvais sujet... Que diable il n'est pas français pour rien. Mais où est-il enfin ? Où est-il ce malheureux enfant ?

MICHELINE.

Sire, il est.

ROUSSILLON, *bas.*

Chut ! laissez-moi lui apprendre ça avec ménagement. (*haut.*) Sire, je ne puis vous cacher qu'il court en ce moment le plus grand danger.

HENRI D'ALBRET.

Que dis-tu, malheureux !

ROUSSILLON.

Oui, sire, il est allé se battre, et cette fois-ci, je ne l'ai pas suivi.

HENRI D'ALBRET.

Vive dieu ! il faut bien qu'il fasse son métier.

MICHELINE.

Mais, sire, si vous vouliez entrer dans notre chaumière pour prendre quelques repos.

HENRI D'ALBRET.

J'y consens, mes amis, qu'on ne manque pas de me prévenir de son arrivée.

MICHELINE.

Air : *Brillante corbeille.*

Dans notre village,  
Vous aurez, seigneur,  
Des fruits, du laitage,  
Offerts de bon cœur.

HENRI D'ALBRET.

Un prince, ma chère,  
Du pauvre l'appui,

Dans une chaumière  
Est enor chez lui.

CHŒUR.

Offrir notre hommage,  
A not' bienfaiteur,  
Pour notre village,  
C'est un grand honneur.

( Ils entrent dans la chaumière. )

## SCÈNE XV.

ROUSSILLON, ensuite HENRI, et les Paysans.

ROUSSILLON.

Allons, je vois que le prince l'a échappé belle et moi aussi, il est fort heureux que le grand papa ait bien pris notre petite escapade, et qu'il soit venu y mettre fin, car nous étions au bout de nos finances, et si je n'avais pas, à l'insçu du prince, économisé ces quinze pièces d'or...

HENRI, qui l'a entendu lui arrache la bourse.

Ventre saint-gris, tu as bien fait, je ne savais comment récompenser ces braves gens. ( Il leur jette la bourse. ) Mes amis, le Béarnais est pauvre, s'il en avait davantage, il vous le donnerait.

TOUS.

Vive le bon Henri.

ROUSSILLON.

Monseigneur, c'est fort bien; mais, mais j'ai une petite nouvelle à vous annoncer, c'est que votre illustre grand père...

HENRI.

Comment! il sait où je suis?

ROUSSILLON.

Oui, je sais même où il est.

HENRI.

Il serait venu me chercher?

ROUSSILLON.

Il a pris cette liberté-là, le roi vous attend dans la chaumière du père Jacques.

JACQUES.

Henry d'Albret, notre bon roi, serait ici? Le Roi est dans ma chaumière?

HENRI.

Allons tous nous jeter à ses genoux.

( Jacques rentre. )



## SCENE XVI.

Les Précédens, LAMBIN, arrivant avec des bouquets et des guirlandes.

LAMBIN.

Eh ! v'là les bouquets, les guirlandes pour ma noce. Arrêtez, vous autres !

HENRI.

Pour la noce ! Ah ! ah ! dis-donc pour la fête du Roi. ( *il les lui prend et les donne aux paysans pour en orner la chaumière* )

CHOEUR.

Air : *Mes amis délaissions la plaine.*

Mes amis, pressons notre ouvrage,  
Et travaillons tous de grand cœur ;  
Suspendons ici ce fenillage  
Et disposons bien chaque fleur.

UN PAYSAN.

N' faut pas qu'un pareil jour finisse,  
Sans fair' sauter tous les bouchons,  
Si nos jamb's r'fus't le service,  
Eh bien, morguen ! je roulerons.

CHOEUR.

Mes am etc.

## SCENE XVII ET DERNIERE.

Les Précédens, HENRID'ALBRET, JACQUES, MICHELINE.

CHOEUR.

Air : *Visite à St.-Cyr.*

Sire, en ces lieux sur votre trace,  
Nous accourons tous aujourd'hui ;  
Honneur à votre illustre race,  
Oui, quelque part qu'un Bourbon passe,  
Les cœurs vont au-devant de lui.

HENRID'ALBRET.

Mes amis, je suis sensible à l'accueil que vous me faites ; jamais je n'oublierai mes bons béarnais. ( *apercevant Henri IV.* )  
Vous voilà donc, monsieur ! qu'êtes-vous venu faire ici ?

HENRI.

Sire, mon apprentissage de Roi.

HENRID'ALBRET, à part.

Morbleu, j'aime cette réponse-là. ( *haut.* ) J'ai appris que vous veniez distraire les laboureurs de leurs travaux.

HENRI.

C'est vrai, sire. Je suis venu pour recueillir les bénédictions que ces bons villageois vous donnent tous les jours.

*Chaumière Béarnaise.*

HENRI D'ALBRET.

Approchez, mes amis.

JACQUES.

Sire...

Air: *Je suis un bon homme.*

C'est pour vous que dans nos montagnes,  
J'cultivons gaiement nos guérets,  
C'est grâce à vous qu' dans nos campagnes,  
J'goutons les plaisirs de la paix;  
Nous n'aurons plus de cruell's guerres  
Et sous un règne plus heureux,  
Nos fill's pourront devenir mères  
Et leurs enfans devenir vieux.

HENRI D'ALBRET., à part.

Il est charmant. (*haut.*) C'est bien, monsieur. Mais comment vous excuserez-vous d'aller ~~à la guerre~~ affronter déjà les périls?

HENRI.

Sire, je suis Français.

HENRI D'ALBRET.

Songez que vous êtes l'espoir de cette grande famille.

HENRI.

Sire, je suis un Bourbon, j'ai dû donner l'exemple à vos fidèles sujets, et ces braves paysans m'ont bien secondé.

Air du Verre. *un peu d'air pour ce tour*

Si pour défendre vos états,  
Sire, il vous fallait leur vaillance,  
Ils sauraient au sein des combats,  
Justifier votre espérance;  
Votre attente au moment du choc,  
Par eux ne serait pas trompée,  
La main qui sait guider le soc,  
Saurait aussi tenir l'épée.

HENRI D'ALBRET.

Bien, mon fils. Mais j'ai encore un reproche à vous faire...

HENRI.

Un reproche!

HENRI D'ALBRET.

C'est très-bien de boire à ma santé avec les paysans, c'est encore mieux de leur apprendre à défendre mes états; mais qu'appreniez-vous à ces jeunes filles?

HENRI.

Ce que je leur apprenais, sire? Elles vont vous le dire.

GABRIELLE, arrive devant le Roi avec quatre jeunes villageoises, portant chacune un bouquet de lys. Gabrielle en présente un à Henry d'Albret.

Air de Darondeau.

Chaque fleur à votre mémoire  
Doit offrir un emblème leur eux,

L'immortelle peindra la gloire.  
De tous vos illustres ayeux,  
Et dans le beau pays de France,  
A nos yeux remplaçant l'iris  
Désormais ce sera le lys  
Qui nous offrira l'espérance.

HENRI D'ALBRET.

Viens, mon fils, viens dans mes bras ; j'avais le projet de te  
croquer, et je ne puis que t'embrasser.

ROUSSILLON.

Ah ! un grand père est toujours père.

HENRI D'ALBRET, à Jacques.

Si ce n'est pas un jour un grand homme...

JACQUES.

Oui, sire, ce sera un grand homme.

*Air de M. Guillaume.*

Dans not' pays, Sire, il a pris naissance,  
Il fit ces premiers exploits,  
Mais un jour il s'ra dans la France  
Un des plus grands, des meilleurs Rois. (*bis.*)  
Eh mais déjà c'est un vrai diable à quatre.  
Car il a le triple talent.

ROUSSILLON.

De bien boire.

JACQUES.

De bien se battre.

GABRIELLE.

Et d'être un verd galant.

HENRI D'ALBRET.

Allons, mon fils, allons retrouver ta mère, et calmer ses justes inquiétudes.

HENRI.

Oui, mon père... Mais, auparavant, souffrez que j'achève ici mon ouvrage, et confirmez la promesse que je fais d'une dot à cette aimable enfant.

GABRIELLE.

Ah ! M. Henri !... Pardon, mon prince.

LAMBIN.

C'est bon, c'est bon, mamselle. (*à Henri IV.*) Écoutez donc, mon prince, je suis un bon enfant ; j'épouserai Gabrielle comme si de rien n'était.

HENRI.

Allons, allons donc, est-ce que l'on parle de ces choses-là.

( 28 )

Air : *Un soldat par un coup funeste.*

Mes amis en ce jour d'ivresse,  
Qu'on se livre à la volupté,  
Que l'amant boive à sa maîtresse,  
Et le vieillard à la gaité.

JACQUES.

Que plein d'espérance,  
Chacun ici chante avec moi !...  
Ce refrain si doux pour la France :  
Vive Bourbon, vive le Roi.

CHOEUR GENERAL.

Que plein d'espérance, etc.

20 34 63

FIN.